



## Un Paris littéraire sous les yeux d'un Arabe dans le roman de Salim Bachi, *Amours et Aventures de Sindbad le Marin*

par Siby Mariamou

RÉSUMÉ : Cet article aborde la figure d'un étranger qui trouve refuge dans la ville de Paris dans le roman de Salim Bachi, *Amours et aventures de Sindbad le Marin*. Le personnage arrive à partir et suit les traces littéraires dans cette ville qu'il découvre. A cette découverte se mêle une intertextualité particulière. La découverte de la ville est liée à un ensemble de références culturelles et littéraires. Les rues sont parcourues et dessinées par le promeneur qu'il devient. A travers les yeux de cet étranger, Paris révèle les visages et les ombres qui s'y cachent, les immigrés du passé et ceux d'aujourd'hui. Ce sont ces derniers qui rappellent au protagoniste qu'il est lui-même en exil dans la capitale avec laquelle il entretient une relation particulière, devenant étudiant à la Sorbonne pour affirmer son capital culturel.

ABSTRACT: This article deals with the figure of a foreigner who finds refuge in Paris in Salim Bachi's novel, *Amours et aventures de Sindbad le Marin*. The character manages to leave and follows the literary marks in this city he is discovering. The finding of the city is linked both to cultural and literary references. The streets travelled and drawn by the walker he is becoming. From this foreigner's eyes, Paris shows hidden faces and shadow, previous and nowadays migrants. Thus who remind the character that he is himself in exile in this capitale. He is having a particular relationship by becoming a Sorbonne's student to proof that he owns a cultural capital.



MOTS CLEF : Ville ; Exil ; Culture ; Étranger ; Intertextualité ; Références

KEY WORDS: City; Exil; Culture; Foreigner; Intertextuality; References

*Amours et aventures de Sindbad le Marin* est un roman publié en 2010 par l'auteur algérien francophone, Salim Bachi. Le personnage principal de ce roman s'appelle Sindbad, un protagoniste qui a traversé l'Europe et le Moyen-Orient. Sindbad replonge dans son passé et restitue son histoire à un invité auquel il ouvre les portes de la demeure familiale dans sa ville natale, Carthago. Ce roman est composé de dix-sept chapitres. Un lieu de passage du grand voyage de Sindbad nous intéresse, la France plus particulièrement Paris, ville impressionnant et fascinant le protagoniste qui ne cesse de l'associer à la littérature. Paris est un refuge, espace de rencontres amoureuses, qui lui rappelle que lui, Sindbad, est un étranger dans cette capitale européenne dont la culture est riche et l'attire. Du chapitre XI au chapitre XIV, Sindbad découvre Paris et l'habite. Que nous apprend cet étranger sur la ville qu'il mêle aux livres lus ? Comment Paris invoque et évoque d'autres œuvres à l'étranger qui la découvre ? Comment cette ville éveille en cet étranger portant le nom d'un personnage des *Mille et une nuits*, d'autres œuvres ? A travers les yeux du protagoniste Sindbad, nous relèverons les marques d'intertextualités faisant de Paris une sorte de bibliothèque. Puis nous évoquerons l'errance de l'étranger dans la ville suivant les pas de ses amantes françaises.

## PARIS ET SA BIBLIOTHEQUE

Au début du roman, le narrateur est extradiégétique, extérieur au récit. Puis il devient autodiégétique, prenant le relais. Dans la maison familiale, Sindbad prend la parole et devient le narrateur pour entreprendre le récit de ses voyages loin de l'Algérie au personnage du Dormant dont il a fait la rencontre. L'hôte attentif écoute le conteur peindre sa vie passée. L'analepse amène le personnage à faire remonter à la surface des souvenirs et à retourner à Paris après avoir fui l'Italie, n'étant plus le bienvenu à Carthago :

Padouzzi connaissait beaucoup de monde à Paris ; il obtint de l'aide de Jacques Chirac qui exigea de son grand ami le président Chafouin 1<sup>er</sup>, dont il avait soigné la pitoyable maladie à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, de libérer le prisonnier politique le plus inoffensif du monde. Celui-ci accéda à sa demande à la condition qu'il l'accueillît en France. Il ne voulait plus d'un Sindbad à Carthago, fût-il national ou patriote. Ainsi j'arrivai à Paris sous les vivats de la foule. (Bachi 175-176)

Le personnage de Sindbad se retrouve à Paris en exil échappant à la prison à Carthago et devenant un citoyen rejeté par son propre pays accusé injustement d'avoir commis un crime. La France prend la forme d'une terre d'asile pour ce voyageur dépossédé. Il tombe sous le charme de la terre de protection :



Je fus ébloui par Paris, la Ville lumière, comme je me plaisais à la clamer lorsque je me promenais sur ses boulevards, longeais la Seine en me remémorant Apollinaire. Au Père-Lachaise, je me prosternai devant la tombe de Balzac. Si je ne m'étais retenu, de peur d'être moqué par les jeunes filles qui fleurissaient la sépulture de Jim Morrison, cet ivrogne, je me serais sans doute exclamé, comme mon héros fétiche : « A nous deux ! » (Bachi 177)

Dans cet extrait, nous notons que la première démarche du narrateur en arrivant à Paris est de citer et de célébrer des auteurs français. Gérard Genette évoque dans *Palimpsestes. La littérature au second degré*, la relation qu'une œuvre peut entretenir avec d'autres textes. Gérard Genette écrit :

L'objet de la poétique, disais-je à peu près, n'est pas le texte, considéré dans sa singularité (ceci est plutôt l'affaire de la critique), mais l'architexte, ou si l'on préfère l'architextualité du texte (comme on dit, et c'est un peu la même chose, « la littéarité de la littérature »), c'est-à-dire l'ensemble des catégories générales, ou transcendantes – types de discours, modes d'énonciation, genres littéraires, etc. – dont relève chaque texte singulier. Je dirais plutôt aujourd'hui, plus largement, que cet objet est la transtextualité, ou transcendance textuelle du texte, que je définissais déjà, grossièrement, par « tout ce qui le met en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes. » (Genette 7)

L'œuvre accorderait une présence à d'autres textes au sein de celle-ci. Tiphaine Samoyault reprend l'auteur en parlant de « présence effective d'un texte dans un autre ». La *transtextualité* est un ensemble de catégories distinctes. La première qui nous intéresse est l'intertextualité qui est une relation établie entre plusieurs textes. Les marques de l'intertextualité peuvent être la citation, le plagiat, une allusion au texte et la référence. La seconde catégorie est *le paratexte*, ce qui entoure un texte et l'habille comme le titre, les sous-titres ou bien la préface. La suivante est ce qui est appelée *métatextualité*, une forme de commentaire d'un texte qui le lie au texte évoqué. Les distinctions de Genette nous intéressent car elles ont pour but de nous guider dans l'analyse d'une présence implicite ou explicite dans ce roman de textes pour nous amener à saisir l'installation d'une bibliothèque, celle du narrateur.

Tiphaine Samoyault précise que :

La citation, l'allusion, le plagiat, la référence inscrivent tous la présence d'un texte antérieur dans le texte actuel. Ces pratiques de l'intertextualité relèvent donc de la coprésence entre deux ou plusieurs textes, absorbant plus ou moins le texte antérieur au bénéfice d'une installation de la bibliothèque dans le texte actuel, ou, éventuellement, de sa dissimulation. (Samoyault 34)

Les noms des deux auteurs mentionnés par le narrateur est une première marque d'intertextualité. La seconde est la citation extraite du livre *le Père Goriot* de Balzac, phrase célèbre du personnage de Rastignac. Rappelons que l'œuvre de Balzac parle de l'ascension sociale d'un provincial, un étranger à Paris, tentant de réussir. Nous pouvons comprendre que cette allusion au personnage de Rastignac est un écho à sa propre histoire. Sindbad se compare à Rastignac qui devait trouver sa place dans la capitale, en s'appropriant des propos tenus par le protagoniste de Balzac qui reste un auteur majeur de la littérature française. Sindbad se déclare être un Rastignac, répétant le même discours. L'entrée dans la ville est associée à une culture littéraire à laquelle le narrateur



se réfère comme une forme de guide. Se désignant comme un Rastignac, le protagoniste annonce qu'il est prêt à tout pour réussir et conquérir Paris, comme le protagoniste de Balzac. Sindbad se présente ainsi comme un être ambitieux, à la fois pour sa comparaison à Rastignac et par sa lecture du roman dont est tirée cette célèbre phrase. L'ambition de Sindbad est de ressembler à un vrai Parisien effaçant les traces du provincial naïf. A cela, s'ajoute le fait que lui, étranger, connaît l'histoire du Père Goriot. Il connaît le dénouement du livre et il est capable d'évoluer dans cet univers sans reproduire les mêmes erreurs que Rastignac. En débutant par Balzac, le protagoniste rassure le lecteur en lui précisant que l'histoire de Rastignac est connue. Il arrive éclairé, rendant son lecteur complice. De plus, en se désignant comme un Rastignac, Sindbad adopte un nom de héros d'une autre littérature que celle des *Mille et une nuits*. Il confirme ici son attachement à la ville et l'adopte comme foyer.

L'une de ses premières rencontres à Paris est celle d'un Malien qui écrit, un être incompris. Il représente la figure de l'écrivain à Paris s'enfermant dans un appartement tentant d'accoucher d'une œuvre le consacrant :

Hérode, tel était son nom, se pensait le fils spirituel de Léopold Sédar Senghor, grand grammairien devant l'Éternel, accessoirement poète de la Négritude qui retrouvait une nouvelle vigueur depuis sa mort. Comme je goûtais plutôt Aimé Césaire, plus sincère, je me fis d'Hérode, l'amant belliqueux de France, un ennemi juré. Hérode n'avait publié que deux plaquettes et se prenait déjà pour Ronsard, du Bellay, toute la Pléiade. Il clamait partout que l'on avait rien fait de mieux en matière poétique depuis Boileau. Bien entendu, il adorait Céline – il le lisait à voix haute à France, le soir avant de dormir –, et se piquait d'aimer *La Recherche*. (Bachi 179)

Encore une fois, le narrateur énumère les noms d'auteurs français et y ajoute le nom d'un grand auteur sénégalais, francophone. Il fait d'Hérode son héritier avec une teinte de moquerie. Hérode, l'immigré noir qui s'éprend de la littérature française, écrit à son tour en français comme Senghor, grand poète, formé à la Sorbonne dans le passé. Hérode se nourrit de la littérature française et francophone et s'entoure de classiques qu'il tente d'égaliser mais n'y parvient pas. Il ne reste qu'un immigré, imitant les grands auteurs.

Dans cet extrait, Sindbad présente la bibliothèque d'Hérode, le Malien. En affichant ses références, il reconnaît que le Malien se démarque et possède des qualités de lecteur. Il s'oppose à Hérode en déclarant une certaine préférence pour Aimé Césaire qui était un contemporain et un compagnon de Senghor. On peut penser qu'il s'agit d'une bataille d'auteurs et de références entre les deux hommes. L'un défendant Césaire l'autre Senghor. Ce qui est intéressant dans cette bataille, est l'idée de prestige de l'auteur passé et de l'auteur qui embellit une bibliothèque. Il remet en question la bibliothèque d'Hérode tout en soulignant l'idée que l'écrivain est un lecteur avant tout qui tend à imiter les anciens. Bien que Sindbad se moque de ce personnage, de cet écrivain amateur vivant dans les conditions de l'écrivain pauvre, rêvant d'une œuvre unique, ce Malien lui rappelle sa condition d'étranger et d'immigré dans la capitale européenne :



Nègre il ne l'était jamais, lui, sauf lorsqu'il s'agissait de renouveler son titre de séjour à la préfecture de police de Paris où sa qualité de Malien devenait essentielle aux yeux des flics et surpassait même sa connaissance du français et de ses subtilités. Ce jour-là, parmi tous ces étrangers penauds et inquiets, je me pliais aussi à ce rituel humiliant -, il devenait le Nègre qu'il n'avait jamais cessé d'être et moi l'Arabe au couteau entre les dents. (Bachi 179)

Le terme « Nègre » renvoie à la couleur de la peau du protagoniste mais également à sa condition d'écrivain amateur, caché, dans l'ombre, dont le nom ne sera jamais mentionné et célébré car il n'existe pas ou peu. Hérode, désigné comme un Nègre prend une forme d'être invisible faisant partie du décor parisien, faisant partie également des individus dont on se désintéresse. Sindbad se rend compte qu'il ressemble à ce Nègre, lui l'Arabe. Hérode et lui sont semblables, immergés dans la ville. L'Arabe étudiant à la Sorbonne, préparant un doctorat sur *les Mémoires* de Casanova erre dans les rues parisiennes et essaie de saisir ses contours et ses formes.

## L'ERRANCE DE L'ARABE DANS LES RUES DE LA VILLE

En parcourant les rues parisiennes, Sindbad suit les traces de grands hommes qui ont dans le passé, posé leurs pieds et leurs bagages en espérant y trouver ce qu'ils n'ont jamais pu trouver ailleurs, rendant Paris unique et bouleversant :

A Paris, j'arpentais le boulevard Montparnasse, me perdais rue de la Gaîté, m'attablais place Quinet, en songeant à Pacsin entouré de ses prostituées, à Picasso riche et célèbre mais encore amoureux, à tous ces passants lumineux qui avaient peuplé les rues et les cafés de ce lieu à l'enchantement encore manifeste et pourtant sur le point de s'éteindre. (Bachi 181)

Les rues de Paris invoquent les noms de ces artistes qui y ont vécu. Pacsin, dessinateur et peintre américain d'origine bulgare est mort à Paris en 1930. Picasso, peintre espagnol a également vécu une grande partie de sa vie à Paris et il est mort en 1973 à Mougins. Il est très intéressant de souligner que le narrateur se souvient d'artistes étrangers marquant la vie parisienne. L'immigré appelle les fantômes d'autres immigrés qui ont enrichi la culture française en y contribuant et en la nourrissant. Sindbad rappelle que l'immigré a été un acteur majeur de la culture française et que d'une certaine façon lui en est un aussi. Sindbad continue à voir dans les rues parisiennes les fantômes : « La mort avait déserté la rue Notre-Dame-des-Champs où se promenaient le pauvre Rilke avec sa créature, le terrible et solitaire Malte Laurids Brigge. » (Bachi 181).

Rilke, poète autrichien, revient aux yeux de Sindbad faisant partie de ceux qui ont séjourné à Paris. La ville, lorsqu'elle est traversée par le protagoniste, réveille les anciens artistes et poètes étrangers marchant dans leurs pas et leur rendant hommage.

Sindbad annonce une seconde face de la ville et du pays, la face des immigrés anonymes qui n'ont pas peint et qui n'ont pas écrit de poème :

On ne peut ouvrir un journal, lire un article, regarder une émission à la télévision sans que l'on y parle, débattenne, combatte de ce qu'est la France, la France, la France...ad nauseam...Mais la France n'est plus rien, c'est pourquoi on la cherche partout...Une vieille idée disparue, enfouie sous une carquette par une femme de ménage, une musulmane en burqa par exemple, ou alors un Africain polygame, une racaille de banlieue, un Carthaginois en exil. (Bachi 202)



Dans cette description, surgissent les visages d'individus loin du monde des artistes et de la littérature, des individus qui diffèrent du premier portrait que Sindbad en faisait. Dans ce passage, Sindbad parle des êtres qui font la France actuelle remettant en question la vieille image de celle-ci. Lui, personnage en exil, apporte un nouveau visage au pays, qui peut ne pas être plaisant. Il continue par dire que ce pays n'est pas uniquement Rilke, Pascin et Picasso :

La France, ce sont les balayeurs du matin, les ramassemerde de ces toutous que promènent des mémés, les bâtisseurs de l'ombre, les Bengalais des cuisines que l'on ne remarque jamais et qui embaument pourtant le métro d'ail et d'épices le soir, quand la fatigue les fait tomber de leurs sièges, les Algériens haïs parce qu'ils ont osé sortir de la nuit coloniale et dont les enfants sont un vivant remords de ce crime, les Vietnamiens et les Chinois entassés dans un arrondissement de la ville au chiffre du malheur et que l'on ne remarque plus tant ils se sont fondus dans le décor, voilà le pays invisible, parfumé, celui dont on aimerait bien se passer au risque de disparaître corps et âme et de ressembler à la Suisse : cet autre destin de la France, un pays de couscous et de banquiers, paradis des vaches et des nazis. (Bachi 202)

Le narrateur fait apparaître une France dont les immigrés sont des êtres oubliés qui s'effacent et se retrouvent engloutis en elle. Il débute par ceux du matin, ces travailleurs qui débarrassent la ville de ses ordures. Il poursuit avec les travailleurs étrangers dont la présence est liée à des odeurs et à des corps épuisés dans les transports en commun le soir. Ce sont ces travailleurs qui « embaument » un lieu comme le métro, espace connu pour ces odeurs insupportables. L'emploi de ce verbe donne l'impression que ces cuisiniers apportent l'exotisme dans cet espace sombre qui est le métro. Les anciens dominés sont détestés et leurs descendances également. Les Asiatiques si nombreux ne se comptent plus et ne comptent plus. Le narrateur fait une liste de ces oubliés en une phrase comme si les uns et les autres étaient liés à une histoire de migration, une histoire de déplacement, une histoire d'exil. En une phrase, jaillissent les plus sombres visages de la France. Sindbad les voit, les sent et les entend. En les rappelant comme il l'a fait pour les poètes et les artistes plus haut, il donne forme à des individus qui n'étaient que des ombres cachées.

Sindbad se confronte à deux faces de la ville. La première est embellie, littéraire et artistique. La seconde est masquée, sombre et triste. Le protagoniste voit son double dans les visages de ces ombres immigrées et étrangères :

Tu me comprends, toi, Sindbad. Un Africain à Paris... Avec une Blanche... Si tu voyais les regards des gens, dans la rue... N'oublie pas ce qui s'est passé le 17 octobre 1961. Des Algériens dans la Seine, quatre cents, et Papon le Nazi félicité par de Gaulle. Et Vichy, bien avant, les collabos, c'était à Paris, ne l'oublie. Cette ville n'aime pas les étrangers, Sindbad. (Bachi 217)

Les propos tenus par sa logeuse, France, sont significatifs. La logeuse rappelle au protagoniste le passé d'une France qui a participé à des exactions contre des étrangers, une France responsable du massacre d'individus. La logeuse le met en garde en revenant sur des épisodes de l'Histoire dont peu en sont fiers. C'est ainsi que Sindbad prend conscience remettant en question l'image de la France et de Paris. Au début, Paris le fascinait et le charmait mais à présent, il doute de la ville et de son emprise :



La Ville lumière était un mythe qu'on avait exporté dans le monde entier au début du vingtième siècle. D'ailleurs, avec le camembert et le bordeaux, c'était la seule création française que s'arrachaient les Américains qui touristaient à Paris sous leur lumière d'août. Oubliés les Sartre, Camus, Foucault et Derrida. (Bachi 217)

La première phrase de l'extrait indique un réveil. Le terme de mythe amène à penser qu'il s'agit d'une fabrication, d'un ensemble d'imaginaires et d'idées infondées. Le fromage et le vin sont des exemples de cet imaginaire construit qui reste figé. Se cache ici une référence bien intéressante, lumière d'août. *Lumière d'août* est le titre d'un roman de William Faulkner qui parle d'un homme noir qui apprend bien plus tard qu'il est noir. Ce sont d'ailleurs les autres qui lui révèlent qu'il est noir. Ce sont les autres qui lui assignent le rôle de noir. « Lumière d'août » n'apparaît pas ici en italiques. Le titre se fond dans l'extrait et ne comporte même pas de majuscules. Nous pouvons nous interroger sur un éventuel commentaire implicite. Faulkner était américain, et a obtenu le Prix Nobel de Littérature, Sartre également, le refusant toutefois. En revanche, Sartre a fait partie de ces écrivains qui ont accueilli des Noirs américains à Paris après la Seconde Guerre Mondiale se liant d'amitié avec Richard Wright. Le terme « oubliés » précédant les noms de quatre intellectuels nous pousse à réfléchir et à repenser une époque de l'engagement politique. Mais cette époque est derrière nous. Sindbad se met à critiquer Paris qui n'est plus celui de Sartre, philosophe prenant position contre la guerre d'Algérie et soutenant les colonisés dans le but d'obtenir leur indépendance.

D'une certaine façon, Sindbad apprend à son tour les secrets de la ville confiés par ceux qui l'habitent et ceux qu'ils l'entrevoyaient autrement que lui. Sindbad est entre deux mondes, le monde des lettres et le monde des immigrés qui tentent de trouver une place dans un Paris parfois hostile. C'est en étudiant à la Sorbonne, lieu de prestige qu'il côtoie des femmes françaises avec lesquelles il entretient des relations intimes.

## L'ÉTRANGER A LA SORBONNE

A la Sorbonne, Sindbad décide de se consacrer à un doctorat sur *les Mémoires de Casanova*. L'intérêt pour Casanova est intéressant car il s'agit d'un aventurier qui relate dans ses mémoires ses voyages en Europe. Sindbad fait de Casanova son double. On peut relever et noter une autre marque d'intertextualité. Casanova a été un personnage riche et profitait de cette richesse en menant une vie de désordre. Il a vécu en Italie et est arrivé à Paris. Il a connu de nombreuses femmes. La vie de Casanova s'apparente à celle de Sindbad, qui possédait une grande richesse dont il jouissait assez bien. Ruiné, il a pris le bateau et a connu l'Italie en compagnie d'une amante. Casanova comme Sindbad a fait la connaissance de Paris. A la différence de Casanova, Sindbad intègre l'université pour enrichir sa culture et étudier un personnage lui ressemblant :

Sorbonne. Cour d'honneur. Le bâtiment datait du dix-neuvième siècle et servait d'écrin à la chapelle du dix-septième construite par Richelieu, un rare exemple d'architecture classique à Paris. Le pauvre malandrin y fut enterré puis exhumé par les sans-culottes qui en démembrèrent le corps avant de le distribuer à la foule en liesse. On récupéra la tête, en deux



morceaux, et on la réintroduisit pendant le siècle d'Hugo dans la chapelle où elle fut scellée dans du béton. (Bachi 197)

Sindbad expose les murs de cette vieille bâtisse du passé. En qualité de guide, il nous conte un épisode de son histoire. Encore une fois, le narrateur fait allusion à un autre texte de la littérature française. Ici, c'est le nom d'Hugo qui fait figure de référence. L'espace de Sindbad contient une trace de littérature française. Il ressent la nécessité de faire entendre leurs noms et de nous les faire entendre. Ce qui nous amène à penser également que Sindbad se conduit comme un individu qui ne cesse de démontrer sa connaissance de la culture française. Il affiche sans cesse son capital culturel et donne l'impression d'une volonté de se montrer bien plus cultivé et lettré que les autres étrangers qu'il côtoie. Ce savoir est démonstratif dans ses relations avec ses amantes. Au musée d'Orsay, il fait la rencontre de Zoé devant *l'Origine du Monde*, ce tableau exposant le sexe d'une femme. Il passe du temps avec cette nouvelle maîtresse, traînant dans les rues et dans sa couche :

Autre promenade, nocturne. Cette fois en compagnie de Zoé. Nous marchions le long des quais, vers Notre-Dame. Nous regardions les sculptures et le bestiaire infernal nous captiva et nous enchantait. Nous en frémissions même de désir et nous nous demandions si les animaux fabuleux protégeaient ce lieu saint ou, au contraire, s'apprétaient à fondre sur Paris. Pour couper au débat, nous allâmes manger une glace Bertillon en île Saint-Louis. Zoé avait une vingtaine d'années. Je l'avais rencontrée devant *l'Origine du Monde* : on se moquait tous les deux des Espagnoles coincées et des passants nez en l'air qui regardaient à peine la toison fournie de la dame sans tête. Zoé eut de la peine à croire que je m'appelais Sindbad et n'entretenais aucun rapport avec mon célèbre homonyme des contes de Galland. Je taisais ma secrète parenté, ma naissance sur la mer comme l'homme de Bagdad. Je ne voulais pas l'effaroucher. (Bachi 207-208)

Il décrit les contours de ce tableau et s'amuse de la pudeur des Espagnoles. En se moquant de ceux-ci, il considère qu'il est plus libéré que ces Européennes qui détournent les yeux face à une partie intime de la femme. Il est intéressant de noter que la rencontre avec la nouvelle amante se produit à la vue de l'intime. C'est dans un hôtel parisien qu'il couche avec Zoé observant son corps :

Elle avait la peau douce d'une enfant et des seins à peine éclos. Ses tétons se gonflaient sous ma langue et prenaient une couleur violacée lorsqu'elle était au comble de l'excitation. Je caressais son ventre, l'embrassais, puis enfouissais mon visage entre ses cuisses et je m'attardais, enivré par la douceur de sa vulve et l'odeur légère qui en émanait. (Bachi 208)

Dans cette description, le narrateur peint le corps de sa maîtresse, détaillant les contours. Le temps de l'imparfait, employé dans cet extrait, donne l'impression d'un prolongement des actions et de répétitions dont il ne se lasse pas. On observe un nouveau tableau qui suggère celui de Gustave Courbet et bien plus précis. Au contraire de Courbet, Sindbad propose un tableau auquel il donne vie. En produisant cette description de l'amante, Sindbad s'inspire volontiers du tableau de Courbet mais il y apporte des modifications comme un exercice de pastiche. Il devient un genre de copiste.



Mais son amante disparaît un matin, sans laisser de traces. A ce moment-là, il compare la fugitive à Héloïse, celle qui formait un célèbre couple avec Adélard. La littérature française s’immisce une nouvelle fois dans les aventures du protagoniste. Sindbad renoue avec la littérature du moyen âge. Comparant le couple qu’il forme avec cette amante à un couple de la littérature française, le narrateur tente de réécrire une histoire. Sindbad procède à une réécriture qui devient une parodie. Elle consiste à modifier l’histoire d’Héloïse et Adélard pour en constituer une nouvelle, moderne et vulgaire. Son histoire s’éloigne de celle des deux héros de la littérature. Il s’agit d’une transposition moderne, la dénaturant, la dépouillant de toute beauté, la rendant laide et triste. Genette parle de la parodie comme d’un procédé affectant un texte dans le but de le détourner pour lui donner une nouvelle signification. Il s’agit bien du but recherché par Sindbad faisant de son histoire une romance dénuée d’éclat, devenant banale loin d’égaliser celle des deux amants de la littérature. Cette parodie ridiculise la fuite de sa maîtresse et fait de Sindbad un personnage moqué et humilié. Après la fuite, de Zoé, il entreprend une relation avec Thamara, une étudiante :

Rue du Mont-Cenis, je fus accosté par une jeune femme à la peau très brune qui se proposa de faire mon portrait. Étudiante à l’École des beaux-arts, elle arrondissait ses fins de mois en croquant les touristes. Je pris la pose et la belle exécuta son œuvre en s’extasiant sur mon profil de marin. Après avoir été payée, elle s’attabla et commanda une menthe à l’eau. Elle se nommait Thamara, avait des yeux noirs, des cheveux ondulés, une taille étroite, et riait beaucoup en écoutant mes exploits sordides. Je n’omettais rien de ce qui m’était advenu depuis ma venue au monde. Je prenais dans son esprit des proportions fantastiques, sorte d’animal mythique, personnage de conte et de fantaisie, arlequin de *commedia dell’arte*. (Bachi 223)

Sous les yeux de Thamara, Sindbad devient un protagoniste à peindre et à scruter. Il est observé à son tour, acceptant de jouer le rôle d’objet étudié. Il se prête à l’exercice du modèle et l’apprécie. Les premiers temps à Paris, le protagoniste ouvrait les yeux et les posait sur ce qui l’entourait, tentant de saisir la ville, ses rues, ses visages, ses acteurs indésirables et sa littérature. Dans ce passage, il s’adonne à la vue de la jeune femme qui s’amuse de cette rencontre. Il lui livre son histoire pour se rendre singulier et particulier écartant tous les concurrents qui ne pourraient avoir à relater autant de récits que lui. C’est avec Thamara qu’il quitte Paris pour Damas puis Alep. C’est à l’étranger qu’il perd sa bien-aimée et retourne à Carthago pour raconter sa tristesse et ses aventures au Dormant, vieil homme accompagné d’un chien.

Paris est une ville fascinante pour Sindbad, étranger, immigré à Paris qui étudie la littérature française à l’université de la Sorbonne. Sa découverte de Paris s’accompagne d’une culture et d’une littérature précise à laquelle Sindbad fait allusion nous démontrant son savoir et son intérêt pour celle-ci. Les fantômes du passé, les artistes et écrivains morts qui ont entretenu des relations avec cette ville le suivent dans ses promenades, se déclarant comme un héritier de ces Grands Hommes. Salim Bachi donne la parole à un personnage se déplaçant de ville en ville. Dans cette œuvre, l’auteur joue des références littéraires, les associe à des lieux et à des personnages. Pour un auteur francophone, l’intertextualité est une forme d’appropriation et d’installation dans la langue française. L’auteur est un être qui vacille entre plusieurs milieux comme son personnage principal. Sindbad est un étranger qui est proche des autres immigrés



mais il est attiré par des rues, des cafés, des musées et une université dans lesquels se dégagent une culture et une histoire à laquelle les immigrés dont il parle ne sont pas associés, excepté Hérode qui reste une figure littéraire particulière, n'accédant pas à la reconnaissance de son talent. Paris sous le regard d'un étranger francophone prend des aspects d'histoires tirées de livres constituant une bibliothèque maîtrisée dont le narrateur est détenteur ainsi que l'auteur du roman, une manière d'affirmer et de revendiquer sa place d'auteur francophone tentant d'exister dans le paysage français. L'Étranger essaie de trouver une place dans l'espace français et dans l'espace littéraire en proposant cette œuvre du voyage.

## BIBLIOGRAPHIE

Genette, Gérard. *Palimpsestes, La littérature au second degré*. Seuil, 1982.

Bachi, Salim. *Amours et aventures de Sindbad le Marin*. Gallimard, 2010.

Samoyault, Tiphaine. *L'intertextualité, Mémoire de la littérature*. Armand Colin, 2014.

---

**Siby Mariamou** est doctorante en littérature francophone, générale et comparée. Université Bordeaux Montaigne et Paris Sorbonne nouvelle. Titre de la thèse : Sayed Kashua et Kamel Daoud : écrire dans une autre langue que l'arabe.

[Sibay4@yahoo.fr](mailto:Sibay4@yahoo.fr)